

une autre, qui n'était ni moins importante, ni moins délicate. Les Iroquois et les Outaouais recommençaient à faire des courses les uns sur les autres, et il y avait à craindre que ces étincelles ne produisissent un embrasement général. M. de Courcelles, qui l'avait toujours pris sur un ton fort haut avec les sauvages, et qui les avait par là accoutumés à le respecter, fit déclarer aux deux partis qu'il ne souffrirait pas qu'ils troublassent plus longtems la paix des nations, et qu'il punirait sévèrement ceux qui refuseraient de s'accommoder à des conditions raisonnables: qu'ainsi les uns et les autres eussent à lui envoyer des députés; qu'il écouterait leurs griefs, et qu'il ferait justice à tous.

Il fut obéi: les chefs de toutes les tribus se rendirent à Québec: ceux qui se croyaient offensés firent leurs plaintes; et grâce à la prudence de Garakonthié, qui était venu de la part de son canton, et à la fermeté du gouverneur-général, l'accord fut conclu à la satisfaction de tout le monde.

Garakonthié choisit cette occasion solennelle pour se déclarer chrétien. Il avait été instruit par les missionnaires: il reçut le baptême de la main de l'évêque de Québec, et eut pour parrain le gouverneur-général, et pour marraine mademoiselle de Boute-roue, fille de l'intendant *ad interim*. "On n'omit rien, dit Charlevoix, pour rendre cette action célèbre; tous les députés des nations y assistèrent, et furent ensuite régaleés avec profusion."

Tandis que M. de Courcelles maintenait ainsi la bonne intelligence entre les Français et les sauvages, et faisait régner le paix parmi ces derniers, la petite-vérole ravageait le nord du Canada, et achevait de dépeupler presque entièrement ces vastes contrées. Les Attikamègues disparurent: Tadoussac, où jusque là on avait vu jusqu'à 1200 sauvages réunis, au temps de la traite, commença d'être presqu'entièrement abandonné, aussi bien que les Trois-Rivières, d'où les Algonquins se retirèrent au Cap de la Magdeleine. Il y eut pourtant cette différence entre ces deux postes, que les Français se maintinrent dans le dernier; au lieu que le premier, où ils n'avaient aucun établissement fixe, demeura désert. Quelques années après, la même maladie détruisit entièrement la bourgade de Sylleri. Quinze cents sauvages en furent attaqués, et pas un seul n'en guérit.

Vers le même temps, le P. Chaumonot rassembla tout ce qu'il y avait de Hurons dans les environs de Québec, à deux lieues de la ville, et donna ainsi commencement à la mission de Lorette.

Quelques peines que se donnât le gouverneur-général pour maintenir en paix les différentes nations sauvages du Canada, il ne put empêcher que les Tsotonnonthouans, les plus éloignés de tous les Iroquois des habitations françaises, n'attaquassent les Pouteouatamis, au moment où l'on s'y attendait le moins. M. de Courcelles leur fit dire qu'il trouvait fort mauvais, que malgré ses ordres, et contre la parole qu'ils lui avaient donnée, ils eussent